



PROJECT MUSE®

8 Mon expérience de réfugiée et de migration forcée

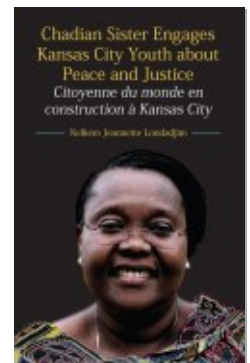
Published by

Londadjim, Nelkem.

Chadian Sister Engages Kansas City Youth about Peace and Justice.

Langaa RPCIG, 2020.

Project MUSE. <https://muse.jhu.edu/book/78585>.



➔ For additional information about this book

<https://muse.jhu.edu/book/78585>



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution 4.0 International License](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/).

[148.135.83.86] Project MUSE (2024-11-21 22:47 GMT)

Mon expérience de réfugiée et de migration forcée

*pour un séminaire avec 200 personnes, particulièrement
les étudiants de 1^{ère} année d'études universitaires⁷*

Vous me demandez de partager avec vous mon expérience de réfugiée... et j'ajoute volontiers celle de la migration.

Tout d'abord, permettez-moi de vous dire que pour venir à Kansas City depuis l'Algérie, où j'habite, située au nord de l'Afrique, j'ai migré. Peut-être que ma migration ici est temporaire, et faite en sécurité, mais néanmoins, j'ai quitté mon pays pour venir jusqu'ici ; donc je suis migrante⁸ à Kansas City, pour trois mois.

C'est une migration temporaire et limitée dans le temps, mais la route est longue pour venir jusqu'ici. Il faut se lever « de bon matin » comme on dit chez nous. Cela veut dire qu'il faut beaucoup de volonté et de courage pour voyager vers vos pays dits « développés ». Il y a sans doute une grande peur des pays nantis aujourd'hui vis-à-vis des citoyens des pays dits pauvres

⁷ « Ben dis donc. Elle assure, avec 200 personnes ! Ouaaah ! à l'américaine, comme dirait Jacques Tati ! » (commentaire de la relectrice en France, comme dans le journal *Libération*, à ses belles heures, quand les différents ouvriers pouvaient ajouter des notes).

⁸ Migrante, comme Seydou l'est ou l'a été à Paris, à 3860 kilomètres de chez lui, <https://iamamigrant.org/fr/stories/france/seydou>. Sauf que lui a eu une vue romantique de Paris et à l'arrivée a été choqué. Moi, par contre, j'avais imaginé une Amérique violente et j'ai été surprise de rencontrer autant de personnes qui exerçaient activement leurs droits démocratiques et s'engageaient dans l'action sociale. À Kansas City, j'étais migrante, #iamamigrant, à 8000 ou même 10,000 kilomètres de chez moi.

comme les nôtres.⁹ Les entraves pour nous, visiteurs et migrants, sont nombreuses : administratives et juridiques, sociales, psychologiques, matérielles, etc. Il faut non seulement de la volonté, mais aussi de l'argent, et beaucoup d'argent. Bref, je ne suis pas là pour vous parler de cette problématique en général, mais mon histoire personnelle s'y rattache.



Oui, j'ai été réfugiée, mais j'ai eu aussi dans ma vie à m'occuper de réfugiés, demandeurs d'asile et migrants. En regardant les choses avec du recul, je dirai que le fait d'avoir vécu en réfugiée m'aide aujourd'hui dans ma manière d'être

⁹ La peur n'existe en fait que chez certaines personnes (souvent insécurisées) des pays nantis, et cette peur est entretenue par certaines personnes au pouvoir, qui, elles, voient d'un bon œil la présence de migrant·e·s, qui deviennent de la main d'œuvre (corvéable car sous pression), pour toutes sortes d'emplois: infirmier, médecin, agriculteur, livreur, ouvrier sur les chantiers, femme de ménage, aide à domicile, etc.

avec les personnes qui migrent, quelles que soient les raisons qui les ont mis en route.

Quand on fuit la guerre, on fuit pour se mettre à l'abri, et en général, on fuit en direction opposée aux coups de feu ou aux bombes. Dans mon expérience, au début, on n'était pas allés loin parce qu'on espérait que les choses allaient vite s'arranger et qu'on reviendrait vite à la maison. Et de fait, oui. Nous avons passé le fleuve pour nous mettre à l'abri au Cameroun, et nous sommes revenus au bout d'une semaine. Et puis finalement, non. Les choses ne s'arrangeaient pas, les règlements de compte ont commencé.

On commence à imaginer, à chercher des stratégies pour continuer à vivre sous les bombes, et c'est quand on ne tient plus, que le danger est là, à tout moment, en tous lieux, qu'on cherche à aller au loin.

Dans ma famille, comme je l'ai dit, nous avons traversé le pont pour aller au Cameroun. Or, à l'époque, le pont n'était pas comme aujourd'hui ; beaucoup de gens ont pris des pirogues et sont morts. Puis nous sommes revenus du Cameroun et sommes repartis vers le sud du pays, puis enfin nous avons traversé les frontières du Tchad vers la Centrafrique.

Nous avons fui vers la République centrafricaine parce que nous y avons des attaches. Et je peux dire avec du recul que nous avons cette chance que beaucoup d'autres réfugiés n'avaient pas. Ma mère était originaire de Centrafrique, et mon père y avait une maison parce que son commerce l'amenait souvent dans ce pays. Donc, même si on fuyait les mains vides, on savait que si on arrivait au but sans être tués, on ne serait quand même pas à la rue ni sous les tentes durablement. Quand on fuit la guerre, on ne part pas en faisant des projets. On avise les choses au jour le jour... chemin faisant !

Dans notre fuite, à un moment du voyage, on avait perdu ma mère. C'est parce qu'on avait faim qu'on l'avait perdue. À une étape du voyage ou de la fuite, les gens qu'on croisait avaient acheté de la nourriture, et en se renseignant, ma mère est allée tenter sa chance pour nous rapporter quelque chose à manger. Pendant qu'elle y était, on a commencé à entendre des coups de feu de plus en plus proches, donc on a fui avec les gens qui passaient par là et qui nous disaient de ne pas rester là. Le soir, l'inquiétude nous a saisis – pas de maman, pas d'eau, rien à manger.

Le souvenir que je garde de cet épisode, avant qu'on ne retrouve ma mère, c'est que le soir, on est arrivés dans une plantation tous fatigués. On avait soif, on avait faim. Donc, on s'était arrêtés pour demander de l'eau parce qu'on avait vu un puits. Et le monsieur qui gardait ce champ nous avait demandé qui on était. Quand il a su, il nous a pris avec lui. Il nous a donné à manger, et nous a gardés sous sa protection. On a su beaucoup plus tard qu'il connaissait bien mon père, avec qui il avait travaillé, et que mon père l'avait beaucoup aidé. Heureusement, de campement en campement, on s'est quand même retrouvés avec ma mère et le voyage vers l'exil s'est poursuivi.

Les villageois que nous avons rencontrés ont apaisé nos pieds, gonflés de la marche. Ils les ont massés avec du sel et du beurre de karité. Puis ils les ont couverts avec de la terre pendant la nuit. Le matin, l'enflure avait diminué et nous pouvions continuer notre voyage à travers la forêt.

Aujourd'hui, qu'on soit réfugié, demandeur d'asile ou migrant économique, tout le monde est mis dans le même sac. Quand on dit émigration, migration, immigration, migrant... ces mots sont connotés. Ils sont suspects et les personnes sont suspectées avec les mots. Être migrante et être réfugiée, ce n'est

cependant pas la même chose.¹⁰ Malheureusement, les lois et mesures politiques aujourd'hui font que les populations des pays nantis ne font plus la différence. Qu'on soit réfugié ou migrant économique, nous sommes devenus une menace, un problème pour les pays d'accueil. Or, celui qui vient se chercher (pour reprendre une expression ivoirienne qui signifie « qui vient chercher une meilleure vie économique ») et celui qui fuit la mort ou le danger, ce n'est pas la même chose, ce n'est pas pareil. Aujourd'hui, je me demande, je me pose des questions... peut-être que vous allez m'aider à trouver les réponses.

Les migrants et réfugiés sont un « problème » pour les Nations Unies, pour les pays d'origine et pour les pays d'accueil. On parle de « crise » et on cherche à résoudre cette crise devenue mondiale. Mais ce qu'on ne cherche pas, et qui me pose question, ce sont les *causes* de cette « crise ». Pourquoi ? Si les gens partent en bravant la mort, c'est qu'il y a une raison !

Dans la guerre de mon pays, on nous a dit que c'était une guerre de religion entre nordistes musulmans et sudistes chrétiens et animistes. Que les sudistes intellectuels étaient au pouvoir depuis longtemps sans le partager avec les musulmans du nord ; et que les musulmans voulaient donc, à leur tour, prendre et occuper le pouvoir. Aujourd'hui, devenue adulte, je

¹⁰ La question est complexe. Tout le monde a droit au même accueil. On a le droit de fuir la pauvreté, car c'est tout à fait digne de vouloir une meilleure vie. Mais certaines personnes soulignent la double peine des réfugiés de guerre : ils ont failli perdre la vie, ont parfois perdu des proches, en tous cas leur pays, et ils ne sont pas accueillis, reconnus dans leurs malheurs spécifiques. Ceci dit, cela est encore un bénéfice, hélas, pour certaines personnes au pouvoir, que les démunis se divisent encore. Je me permets de mettre ce lien, plein de guides à ce sujet : www.lacimade.org/publication/?type-publication=petits-guides

découvre qu'il y a bien d'autres causes véritables à cette guerre qu'une simple histoire de religions.

Parmi les souvenirs que je garde de mon expérience de réfugiée, il y a l'impression qu'on n'existait comme « personnes » que derrière une étiquette : celle de « réfugiés » ou de « migrants ». Même les choses qu'on nous donnait portaient le même nom dans la bouche des populations qui nous accueillaient. Par exemple, dans les camps, quand l'aide a commencé à être organisée par le HCR¹¹, on recevait des toiles, bassines, bidons pour conserver l'eau, moustiquaires, pots pour boire, etc. Or, pour changer un peu le menu quotidien, si vous étiez une famille nombreuse comme c'était notre cas, vous pouviez vous organiser pour revendre un ou deux objets reçus pour acheter une denrée autre et améliorer votre menu. La précarité rend inventive et créative !

Eh bien, les articles vendus provenant des dons reçus du HCR, ces populations locales les appellent aussi « réfugiés » ou « HCR ». Donc, « réfugiés » c'étaient à la fois des choses et des personnes. Tout cela fait partie des violences, des blessures qui sont faites aux personnes et qu'il faudrait accueillir et traverser pour continuer à vivre, puisque nous avons fui pour la vie et non pas pour la mort. Aujourd'hui, je sais que cette violence a un nom : c'est la stigmatisation, la chosification des personnes, et je dirai même le dénigrement puisqu'on nous appelle du même nom que les choses qu'on utilise !

Autre souvenir qui me revient encore et que j'ai retrouvé en arrivant à Alger : c'est la manière dont les populations locales et les organisations internationales ou associatives locales accueillent les personnes qui arrivent. Il est vrai que ça

¹¹ Le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR voire **HCR** en anglais) est maintenant connu sous le nom de l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés.

fait un grand bien, quand on arrive, de trouver des gens attentifs, disponibles et généreux qui se mettent à notre service. Ça fait chaud au cœur. Ça remet un peu d'humanité dans le calvaire vécu sur la route de l'exil, et on en a besoin. Mais au bout d'un moment, quand on s'est remis du choc, de la fatigue, plus que tout au monde, le réfugié ou migrant aspire à retrouver une vie plus ou moins normale dans l'anormalité de sa situation.

Un don n'est vraiment don que dans la réciprocité. Mais souvent, qu'est-ce qu'on constate ? Les personnes qui se mettent à notre service ne veulent pas recevoir nos services en retour. Ils ne veulent pas entrer en relation avec nous¹². Comme si l'étiquette « migrant » ou « réfugié » rendait les gens incapables de relation, de réciprocité.

Les organisations veulent bien que les gens leur racontent leur vie. Cela soulève de l'émotion et peut-être les rend généreux dans le sens de soulager leurs consciences en donnant des vivres ou des biens matériels. Mais il y a cette attitude de les tenir à distance, de ne pas se mélanger avec eux, de ne rien recevoir d'eux. Ou alors, si on veut qu'ils travaillent, on leur propose des tâches dégradantes qu'on ne veut pas faire (beaucoup à dire sur ce sujet). Et s'ils osent entreprendre, mettre en avant leur savoir-faire, cela suscite jalousie, préjugés et accusations injustes (les prisons d'Afrique du nord sont remplies de migrants et réfugiés subsahariens accusés injustement). Or, ce qui aide à se construire, à recommencer à

¹² En France, il n'est pas toujours simple de prêter assistance à un migrant, et l'on a pu voir des poursuites et des condamnations pour cela. Voir : www.amnesty.fr/focus/delit-de-solidarite

croire en la vie, c'est de se sentir utile. La participation est un principe inhérent à la dignité humaine.¹³

Pour terminer (j'ai peur d'être longue), je voudrais dire que les migrants ou réfugiés sont des personnes qui cherchent tout simplement un lieu pour vivre en paix et sécurité. Ce sont des *personnes*, même si elles sont différentes par la langue, par la culture. Et la meilleure manière de les aider, c'est de transformer nos peurs et nos émotions en engagement concret. C'est ce qui m'a conduit à cet engagement pour la justice et la paix aujourd'hui. Donner de son bien c'est bien. Mais donner de son temps, pour que l'autre devienne de plus en plus lui-même, est la meilleure manière d'aider. Cela prend du temps, cela passe par de longs moments d'écoute, de rencontre, peut-être parfois aussi d'impuissance parce qu'on ne sait pas quoi faire pour aider quand on est à l'écoute de l'autre.

Toute personne a besoin d'aide pour s'en sortir, mais le chemin de la paix et de la sécurité véritable est tracé par chaque personne réfugiée ou migrante elle-même. Aider vraiment les gens, c'est les mettre en capacité de se réaliser eux-mêmes. Cela revient, pour emprunter les mots du pape François, à faire jouer ensemble quatre verbes :

Accueillir, qui signifie avant tout offrir aux migrants et aux réfugiés de plus grandes possibilités d'entrée sûre et légale dans les pays de destination (cela nous dépasse suivant les politiques des pays, mais c'est à cela qu'il faut tendre).

Protéger. J'aime souvent dire qu'une vraie charité s'établit dans la justice. Il s'agit donc de mener des actions pour la défense des droits et de la dignité des migrants ainsi que des réfugiés, indépendamment de leur statut migratoire.

¹³ Voir d'ailleurs ce petit guide : *Lutter contre les préjugés sur les migrants*, par l'Association la Cimade, www.lacimade.org/wp-content/uploads/2016/10/La_Cimade_Petit_Guide_Prejudes_2016.pdf

Promouvoir, dans le sens d'œuvrer pour que les migrants et les réfugiés, ainsi que les membres des communautés qui les accueillent, soient mis en condition de se réaliser en tant que personnes, dans toutes les dimensions qui composent l'humanité (échange, don, travail, loisirs, etc.).

Intégrer, c'est-à-dire se rencontrer, se découvrir, bref, se donner mutuellement des opportunités d'enrichissement interculturel, car c'est en apprenant les uns des autres que les préjugés et les peurs tombent.

Voilà ! On ne fait pas le bonheur de l'autre sans lui, dit un adage. En offrant ces conditions pour que les personnes deviennent elles-mêmes, c'est aussi le pays d'accueil qui se réalise avec eux et à travers eux. C'est un vrai défi qui n'entre pas forcément dans les programmes des politiques. Or c'est un risque que chaque citoyen qui aime son pays doit prendre. Car c'est le chemin de la paix ! Comme le dit Fatou Diome, une Franco-Sénégalaise : « On parle beaucoup des problèmes que pose la migration, mais on ne parle pas assez des avantages de la migration »¹⁴.

Si je peux me le permettre, un pays comme le vôtre, les États-Unis d'Amérique, doit avoir beaucoup à apprendre au monde entier sur la réussite ou les avantages de la migration, parce que vous êtes le fruit d'une histoire de migration, peut-être une histoire douloureuse, mais vous êtes une des premières puissances mondiales et ce n'est pas rien.

J'imagine que les débats actuels sont une occasion pour vous de manifester davantage votre diversité américaine avec fierté pour la proposer au monde. Vous n'avez pas que la puissance économique, matérielle ou financière à manifester. Vous avez aussi la richesse des valeurs du « vivre ensemble »

¹⁴ «Fatou Diome tâcle [sic] Le Pen, Fillon, 'Marianne porte plainte !'» (2017). www.youtube.com/watch?v=1yJloofYMaT4&feature=youtu.be

de différentes cultures – acquises dans le combat, par la sueur et le sang, par vos aïeul.e.s – à offrir au monde.

Montrer qu'il y a eu une histoire douloureuse d'esclavagisme et de racisme, certes. Montrer aussi que l'intégration de chaque groupe de personnes fait de vous un grand pays, une grande nation. Ceux qui relèveront ce défi, qui penseront à jamais, je l'espère, la douleur de votre histoire, c'est vous, la jeunesse de ce pays !

